



HAL
open science

Jean Timbal: témoignage

Jean Timbal, Christian Galant

► **To cite this version:**

Jean Timbal, Christian Galant. Jean Timbal: témoignage. Archorales, 18, Editions INRA, 192 p., 2018, Archorales, 2-7380-1411-9. hal-02786648

HAL Id: hal-02786648

<https://hal.inrae.fr/hal-02786648v1>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Chêne. © Inra - Jean Timbal

JEAN TIMBAL

166

Agronome et forestier, spécialisé dans l'écologie végétale, Jean Timbal intègre l'Inra, centre de Nancy, au milieu des années 1960. Il y reste quinze ans avant de rejoindre le centre de Bordeaux. Il prend sur son temps personnel celui d'immortaliser tournées et voyages, peuplements végétaux « avant » et « après », parfois des expérimentations, à visée illustrative. À Pierroton (Bordeaux), il constituera une photothèque de référence, débutée à Nancy, de plantes herbacées, d'arbres, d'arbustes, d'arbrisseaux... Un témoignage historique des recherches en écologie végétale.

Qu'est-ce qui vous a mené vers des études forestières ?

Je suis né en 1943 à Toulouse, dans une famille bourgeoise, surtout axée sur le droit ou la médecine. Mon grand-père et mon père étaient médecins, un de mes frères l'est aussi.

J'ai fait toutes mes études à Toulouse, en particulier les classes préparatoires au lycée Pierre-de-Fermat. C'est là que j'ai passé le concours, parce que j'étais très intéressé par la biologie et les sciences naturelles.

À quel moment avez-vous observé ces phénomènes de la nature ? Jeune, allez-vous à la campagne ?

Oui, mes grands-parents avaient une maison à la campagne. Je me souviens, surtout au printemps, de cette nature qui renaissait, avec beaucoup de fleurs, d'insectes... J'essayais de les déterminer mais, à cette époque, il n'y avait que très peu de livres à ce sujet.

Ne me sentant pas capable de faire des prépas mathématiques, j'ai choisi l'option des concours qui me destinaient à l'agronomie. Cela me convenait très bien.

En fin de classes préparatoires, quelle école avez-vous choisie ?

J'ai passé des concours communs et j'ai été reçu, pas la première année, mais

la seconde, à l'Institut national agronomique à Paris (Agro), rue Claude-Bernard. J'ai fait les deux années de base, et, en troisième année, je me suis spécialisé en écologie végétale, en préparant un DEA (Diplôme d'études approfondies) à l'université d'Orsay, dans le laboratoire d'écologie végétale du professeur Georges Lemée - qui était associé avec le professeur Marcel Guinochet. Georges Lemée était le directeur du DEA et faisait les cours d'écologie végétale, Marcel Guinochet faisait la phytosociologie. Georges Lemée connaissait très bien l'Inra et Gustave Drouineau ; il faisait partie des jurys.

Comment s'est passée votre entrée à l'Inra ? Connaissez-vous la recherche agronomique de l'Inra ?

Oui, je l'ai connue en fin de seconde année de l'Agro parce qu'en 1964-1965, la recherche forestière est passée à l'Inra. C'était tout neuf et un responsable, Jean Pardé, est venu à l'Agro présenter l'Inra et les recherches forestières.

On était juste à l'époque où effectivement, la recherche forestière nancéenne a été rattachée à l'Inra, après avoir dépendu de l'École nationale des eaux et forêts. Elle a changé de statut, et beaucoup de ses membres sont alors passés à l'Inra. À la suite de cette présentation, je suis allé voir Jean Pardé et

lui ai dit : « Je suis intéressé par l'écologie forestière. - Très bien ! me dit-il. Je vais en parler à mon collègue Debazac qui dirige l'écologie forestière ».

D'ailleurs, deux autres camarades de ma promo ont fait de même : Arthur Riedacker était intéressé par la sylviculture avec Jean Pardé, et Eric Tessier du Cros était intéressé par la génétique avec Pierre Bouvarel.

Je suis allé à Nancy les voir ; ils m'ont proposé un poste d'ACS (Agent contractuel scientifique). Gustave Drouineau, chef de ce nouveau département, était d'accord. Donc j'ai été en contrat ACS. Et en 1968, j'ai passé le concours d'assistant.

Certains enseignants vous ont-ils marqué tout au long de votre formation scolaire et supérieure ?

Non, pas vraiment. Le professeur Vernet, qui enseignait l'écologie à l'Agro, était un piètre pédagogue. C'était un homme charmant mais sans charisme.

L'envie, ce n'est pas lui qui a pu me la donner, c'est moi qui l'avais ! Donc à Nancy, Eugène-Francis Debazac (il signait E.F.), ingénieur des eaux et forêts, dirigeait cette station d'écologie forestière. Il m'a accueilli dans cette station et m'a dirigé pour ma troisième année vers le DEA d'Orsay.

Étiez-vous à jour de votre service national ?

Non, j'étais sursitaire. J'ai été reçu au concours d'assistant fin 1968, et juste après, je suis parti au service national en coopération en Tunisie, dans un organisme de recherche forestière.

Les forestiers de Nancy, dont Eugène-Francis Debazac qui avait été en service en Tunisie, dirigeaient, dans le cadre de la FAO, des missions pour monter la recherche forestière dans ce pays.

Comment était organisée la recherche forestière ? Étiez-vous déjà allé en Afrique du Nord ?

Non, jamais. Le contexte de la recherche forestière à l'époque concernait essentiellement la production forestière, la



© Inra

sylviculture, et donc l'écologie forestière - écologie en tant que science : fonctionnement des plantes, des écosystèmes, de la forêt...

J'étais en Kroumirie, dans les montagnes du nord-ouest de la Tunisie, à la frontière algérienne, chargé de préparer, d'un point de vue écologique, les reboisements. À cette époque, les forêts étaient en majorité très dégradées en maquis. C'était plutôt une remise en valeur par reboisement.

Il fallait que j'étudie sur place les zones à reboiser pour savoir si c'était reboisible, et si oui, en quoi. Le choix se posait en fait entre pin maritime ou pin pignon.

Quelles étaient vos premières impressions en arrivant dans cette région que vous ne connaissiez pas, à 22 ans ?

Dans cet institut de reboisement en Tunisie, deux personnes m'ont beaucoup aidé : un botaniste suisse issu de l'école de Montpellier, Antoine Schonenberger, et Pierre Dimanche, un pédologue belge. J'ai ainsi été un peu pris en main, pour mettre le pied à l'étrier. J'ai habité en Kroumirie, sur place, à Aïn Draham, la plus grande ville de cette région en altitude - Aïn signifie « source » en arabe, Draham signifie

« argent ». Ces montagnes étaient effectivement très arrosées.

Peu après l'indépendance tunisienne, la France avait construit en Kroumirie, un barrage à Ben Métir pour fournir de l'eau à Tunis. Mon expérience à Aïn Draham a duré seize mois, le temps du service militaire. Cela m'a beaucoup plu et si on me l'avait proposé, je serais resté un peu plus.

Quel a été votre premier éveil à la photographie ?

Mon père faisait des photos, avec un vieux Kodak à soufflet, dans le cadre familial ou en voyage.

J'avais un grand-père militaire, qui avait fait des photos sur plaque de verre, mais il ne m'avait pas initié. Nous avions des collections de plaques de verre qu'il avait faites en Indochine, au Maroc, durant toute sa carrière. Sur ces photos, on y voyait le relief, c'était en stéréo. Je trouvais cela extraordinaire ! Ni mon père ni mon grand-père n'ont continué la photographie.

Je me suis acheté un appareil photo dès que j'ai pu.

En Tunisie, j'ai fait des photos, des diapositives, qui sont maintenant des témoignages historiques, parce que cela a beaucoup changé.

À quel moment vous êtes-vous senti « photographe » ?

À l'Agro, au retour d'un petit séjour de ski dans les Pyrénées, le professeur de sport qui encadrait ce stage avait organisé un concours sur les photos prises à cette occasion. C'est moi qui ai remporté le premier prix, avec une diapo montrant un cimetière au premier plan et les montagnes enneigées au fond.

À l'Inra de Nancy, dans le cadre de l'Adas, j'ai participé aux activités du « club photo », du moins un certain temps. Ce club était trop tourné, du moins à mon goût, vers le non figuratif, vers la fausse couleur et cela ne me convenait pas du tout.

Avant de clore sur vos débuts en Tunisie, quel souvenir particulier souhaiteriez-vous évoquer ?

Effectivement, j'ai en tête une anecdote.

L'ingénieur forestier d'Ain Draham m'a dit un jour : « Il faut que vous alliez voir, il y a un coin qu'on a reboisé plusieurs fois, et il n'y a toujours rien ». Il n'y avait plus rien ! On ne savait pas ce qui se passait, on ne retrouvait rien. Je suis allé voir et au bout d'un moment, j'ai compris ce qui s'était passé. Il s'agissait de sols vertiques, des vertisols, c'est-à-dire des sols marneux, un peu gypseux, donc ce sont des sols qui se gorgent d'eau l'hiver, et qui sont secs comme de la brique l'été. Les ouvriers faisaient une fente de plantation et mettaient le plant en place. En hiver, cela allait bien. L'été, le sol se fendait, s'ouvrait et le plant tombait au fond et la fente se refermait l'hiver suivant. C'était inadapté au reboisement.

Donc c'était tout à fait dans mes attributions. Ce type de sol est reconnaissable car telle ou telle plante y pousse - l'Artichaut sauvage (*Cynara cardunculus*), le Sulla (*Hedysarum coronarium*), qu'on ne trouve pas ailleurs.

Un de mes meilleurs souvenirs botaniques de Tunisie a été, au printemps, la flore des champs cultivés. Ils étaient multicolores à cause des messicoles : tout jaunes de *Chrysanthemum coronarium*, voire de tulipes sauvages, ou rouges de Sulla, ou mauves de liserons (*Convolvulus tricolor*). J'ai fait des photos extraordinaires.

De retour à Nancy, que vous a-t-on proposé ?

Eugène-Francis Debazac était parti entre temps à la FAO. La station d'écologie forestière - une des trois stations, où j'avais été recruté - a été démembrée. On n'a pas cherché à la garder et on s'est partagé les dépouilles et j'ai trouvé cela bien regrettable. Une partie est allée en génétique, surtout les techniciens, une partie en sylviculture, et il ne restait que deux collègues scientifiques et moi-même. On nous a proposé d'aller à l'Engref, dans un laboratoire de la chaire du professeur Jacamon qui devait être rattaché à l'Inra.

J'ai accepté, je n'avais pas vraiment le choix. Je voulais continuer à faire de l'écologie forestière. Donc les trois scientifiques ont accepté. Avec moi, il y avait Michel Becker qui était plus âgé, et l'année suivante, ils ont recruté Jean-François Picard.

Nous sommes allés tous les trois à l'Engref-Inra pour faire de l'écologie forestière. Là, j'ai beaucoup apprécié Jacamon. Il était très chaleureux, très humain.

Au départ, le programme consistait à étudier la typologie des forêts, les types de forêt, à l'époque avec Becker et Jean-François Picard, dans le laboratoire d'écologie forestière à Amance, et même avant, avec Jacamon. Mon DEA d'Orsay me fut très utile pour faire de la phytosociologie et l'appliquer à ce programme.

À l'université, je donnais un cours d'écologie car il y avait l'option forêt. J'aimais assez cette relation enseigné-enseignant. Cela se passait bien avec les étudiants.

Quelles étaient les conditions de travail dans ce laboratoire ?

Jacamon, qui était professeur de botanique et d'écologie à l'Engref, nous laissait très libres. J'ai beaucoup apprécié le fait qu'il m'ait proposé de suivre toutes les sorties forestières des élèves. Cela m'a beaucoup formé, j'ai beaucoup appris.

Jean-François Lacaze affirme que ce qu'il y a de mieux, c'est l'observation de terrain.

J'ai beaucoup appris parce qu'il y avait ces tournées, surtout en Lorraine mais

aussi dans toute la France. Donc j'ai pu voir des choses variées, comparer des forêts et leurs conditions écologiques dans toute la France. Il y avait aussi des exercices de reboisement auxquels je participais, un peu comme en Tunisie. Je publiais peu, à cette époque.

Combien de temps a duré votre passage à l'Engref ?

Au bout de quelques années, Jacamon a pris sa retraite. Donc, le département Forêt qui, à l'époque, avait migré en forêt d'Amance dans de nouveaux locaux, nous a proposé de créer un laboratoire à Amance. Nous y sommes allés, avec Jean-François Picard et Michel Becker. Michel Becker, le plus âgé, ancien élève de l'Engref, a pris la direction de ce laboratoire.

Il n'y avait pas grand monde en dehors de nous trois : une laborantine et deux techniciens de terrain. Cette petite équipe est restée très longtemps une petite équipe.

Je me suis marié en 1972, j'étais installé à Nancy, et cela me convenait.

Lorsque vous faisiez ces visites avec l'Engref, aviez-vous un appareil photo ?

Oui. Mais à l'époque, c'était des diapositives. La pellicule coûtait cher, on n'en faisait pas beaucoup. Maintenant, avec le numérique, on en fait dix fois plus, on ne compte plus. Mes collègues faisaient aussi des photos.

J'ai développé moi-même quelques photos en noir et blanc. On envoyait les diapositives au laboratoire Kodak de Sevrans.

Pour moi, la photo, c'était de l'illustration qui servait juste à étayer mon propos : photos de tournées, de voyages pour voir des paysages que je ne connaissais pas, photos de manifestations à l'Inra ou de manifestations forestières.

On a fait aussi, par la suite, de la photographie dans le cadre d'expérimentations. Je me souviens d'une expérimentation sur les semences forestières dans les sols forestiers, on appelle cela de l'Ecesis. On prenait des sols bien typés qu'on prélevait en forêt,

Pinède des Landes.



© Inra - Jean Timbal

et ensuite on les laissait pour que les graines qu'ils contenaient germent, avec plusieurs modalités : éclairage, arrosage... Donc on photographiait ce qui sortait pour pouvoir les comparer.

Combien de temps avez-vous été chargé de recherches au laboratoire d'écologie forestière à Amance ?

Je suis passé chargé de recherche au bout d'un certain temps ; cela a été assez laborieux. Dans tous les concours, j'étais en concurrence, avec soit des généticiens, soit des biométriciens, disciplines qui avaient beaucoup la cote. Il y avait aussi certainement un phénomène de mode. La tendance était à encourager la biométrie. La génétique et l'amélioration des plantes ont toujours été fortes et un peu privilégiées.

En tant que Toulousain, je voulais me rapprocher de ma famille. J'ai donc demandé à aller à Avignon, ou à Bordeaux. Et ce fut Bordeaux. Après une petite expérience avec Eugène-Francis Debazac - qui m'a recruté puis envoyé faire mon DEA à Orsay, puis en Tunisie -, j'ai eu une expérience plus longue en laboratoire.

Je garde de lui l'image d'un homme très gentil, très compétent. Malheureusement, je ne l'ai pas connu beaucoup, car il n'est pas resté longtemps.

C'était vers 1980. Donc je suis resté quinze ans à Nancy, avant de demander mon rattachement à Bordeaux. C'est Pierre Bouvarel alors chef de département qui a choisi Bordeaux, pour y faire de l'écologie forestière. C'était un laboratoire de sylviculture et écologie de la pinède landaise, dirigé par Bernard Lemoine.

Avant de parler de mon activité à Bordeaux, je voudrais évoquer mon travail de cartographie de la végétation. Professeur de botanique, H. Gaussen avait créé à Toulouse le Service de la carte de la végétation de France au 1/200 000. C'était une carte des séries de végétation. La première carte réalisée par ce service a été celle de Perpignan, où se trouvaient réunies des influences méditerranéennes et montagnardes. Jacamon avait été sollicité par le professeur Paul Rey (successeur de Gaussen) à la tête de ce service du CNRS pour réaliser la carte de Nancy, la première dans le nord-est. Après la carte de Nancy, on a réalisé, juste au nord, celle de Metz. Puis j'ai fait seul la carte d'Alsace. Ce travail de cartographie m'a beaucoup plu. C'était un travail complet associant beaucoup de terrain et une réflexion scientifique sur la définition des séries de végétation et leur déterminisme

écologique. J'en ai tiré une synthèse sur les types forestiers d'Alsace.

À Amance, travailliez-vous déjà sur les pins, sur les conifères ?

Non, à Amance, j'ai surtout travaillé sur le hêtre, à faire des relations station-production sur la hêtraie. Et là, j'ai beaucoup travaillé avec François Le Tacon qui était pédologue. La complémentarité pédologie-écologie est très fructueuse.

On s'adapte aux espèces locales ! Je connaissais un peu la forêt landaise. Lors des reboisements en Tunisie, j'avais étudié le pin maritime et le pin pignon.

Quel objet de recherche vous a-t-on proposé lorsque vous êtes arrivé à Pierroton ?

À l'époque, à Pierroton, il n'y avait que deux laboratoires, celui de sylviculture et celui d'amélioration des arbres forestiers. Dans ce laboratoire de sylviculture et écologie, il y avait des sylviculteurs, un pédologue - on y faisait aussi de l'entomologie et de la télédétection. Il y avait alors Alain Boulbria, entomologiste, et Jacques Riom, entomologiste aussi, spécialiste de la processionnaire du pin, qui est ensuite passé à la télédétection.

Vous arriviez à Pierroton, dans un domaine avec une grande maison qui ressemble à un petit château. Alors qu'Amance, c'était tout neuf !

Le château avait 120 ans, mais il avait été refait par l'Inra. J'étais content d'arriver dans le sud-ouest.

Je me suis très bien entendu avec Bernard Lemoine, avec qui j'ai publié l'ouvrage sur le chêne rouge (collectif).

En arrivant à Pierroton, que vous a-t-on confié, sachant que vous aviez quand même quinze ans d'ancienneté ?

Il y avait alors un dépérissement du chêne, non pas dans les Landes puisqu'il n'y a que du pin, mais au sud des Landes, dans l'Adour, dans le Piémont pyrénéen. Devant des dépérissements inexplicables, l'ONF avait tiré le signal d'alarme et demandait une étude. J'avais déjà, depuis Nancy, participé à une tournée préliminaire sur ce problème, avec des collègues pathologistes et pédologues. Une fois installé à Pierroton, on a beaucoup travaillé sur ce problème.

En tant que chercheur photographe, observiez-vous ces phénomènes de dépérissement en faisant beaucoup de photos ?

À ce moment-là, non, parce que Jacques Riom faisait de la télédétection, et donc des photos aériennes. J'ai fait quelques photos de peuplements dépérissant, qui ne me servaient pas pour cela.

J'étais dans le schéma scientifique et le raisonnement n'était pas appuyé tout le temps par la photo.

En revanche, ceux qui m'ont beaucoup aidé, ce sont mes collègues botanistes forestiers de Nancy. J'ai trouvé que dans ces zones de dépérissement, seul le chêne pédonculé (*Quercus robur*) dépérissait. Et quand il y avait un mélange avec du chêne sessile (*Quercus petraea*), une autre espèce, il ne dépérissait pas. Mon collègue, Michel Becker, qui étudiait le dépérissement dans le Centre, en forêt de Tronçais, a constaté la même chose, simultanément. C'était un résultat fondamental.

Cela signifie que l'un de ces deux chênes n'était pas très bien adapté, et l'autre

mieux. Donc, c'était une question d'écologie et de sylviculture. Depuis ce temps-là, l'ONF a pris soin de ne pas confondre et mélanger les espèces.

Donc le regard de l'écophysiologiste était nécessaire, mais on ne parlait pas encore d'écophysiologie, on parlait d'écologie.

Vous arriviez dans ce laboratoire au bon moment !

Si je ne l'avais pas fait, je pense que quelqu'un d'autre aurait sans doute trouvé la même chose ! Mais enfin, c'était un résultat fondamental. On a fait quelques publications à ce sujet. Peut-être que cela a compté pour ma carrière, je n'en sais rien, c'est possible.

Fort de ces résultats, j'ai continué à travailler surtout sur le chêne. Bernard Lemoine travaillait sur le pin maritime.

Dans un laboratoire orienté pinède landaise, quelle était la place de ceux qui ne travaillaient pas sur la pinède ?

Justement, en m'envoyant à Bordeaux, on voulait un peu sortir de la pinède, et voir les problèmes qui se posaient en dehors, et des potentialités. Et même, éventuellement, introduire des feuillus.

L'introduction de feuillus en forêt landaise avait été réalisée depuis très longtemps par Jacques Guinaudeau puis par Michel Arbez. Tout le monde s'y est mis et cela n'a jamais fonctionné ! Tandis que moi, j'ai essayé plutôt en dehors des Landes. J'ai promu le chêne sessile lorsque c'était possible. J'ai fait des essais d'introduction, en particulier de feuillus précieux (frênes, érables, merisiers, noyers...) dans les meilleurs sols colluviaux ou alluviaux.

L'objectif étant de valoriser les sols et de produire du bois de qualité. Et le chêne rouge était de ceux-là, bien sûr. Je proposais mais n'étais pas énormément soutenu dans mes choix.

Les sujets porteurs étaient plutôt sylviculture et génétique.

L'avez-vous mal vécu ?

Non, parce que j'étais habitué ! Il faut dire qu'à l'époque, les écologistes

n'étaient pas très bien vus. On se méfiait un peu de moi. Je faisais des choses pas très orthodoxes et j'obtenais des résultats ! Ils étaient bien obligés de convenir de ce travail.

J'ai surtout travaillé sur le chêne rouge. Avec Bernard Lemoine, on a fait installer des placettes de chênes rouges pour étudier les relations station-production. On a fait un réseau assez important dans tout le sud-ouest. Donc, cela nous montrait là où cela fonctionnait bien et là où cela ne fonctionnait pas bien. On pouvait expliquer pourquoi, et la synthèse a été faite dans le cadre d'un stage de seconde année de l'Enitaf (ingénieur des travaux des Eaux et forêts), par Mme Pilard-Landeau. On a écrit aussi des synthèses dans la revue forestière.

On avait créé un groupe de travail chêne rouge pour l'écologie, la pathologie, l'entomologie, la sylviculture, la génétique... Je faisais un travail d'animation. Chaque année, on réunissait le groupe, on discutait. Au bout de quelques années, nous avons décidé d'écrire un livre.

La rédaction de cet ouvrage a-t-elle été une belle aventure ?

Ah oui ! Il a été édité par l'Inra en 1994, grâce à Corinne Vivant, la responsable promotion, et sa collègue, Jeannine Hommel. Le tirage n'était pas énorme au départ, je ne sais pas si l'ouvrage a été réimprimé ou non. Caractère botanique, écologie, écophysiologie, relations station production, génération artificielle, régénération naturelle, sylviculture et conduite des peuplements, qualité et utilisation du bois, ennemis du chêne rouge, génétique et amélioration, multiplication végétative... Il y a tous les contributeurs à la production du chêne rouge, la préface a été signée par Jean-François Lacaze, chef de département, alors très apprécié pour son objectivité.

On a eu l'idée de faire ce livre, parce que, à Nancy j'avais déjà contribué à l'écriture d'un ouvrage d'esprit semblable, sur le hêtre, avec F. Le Tacon, G. Nepveu, J. Pardé et R. Perrin, paru en 1981.

Donc, cet ouvrage sur le chêne Rouge a paru en 1994, et il a fait suite sur le même modèle.

Vos différents travaux sur la hêtraie et sur le chêne rouge ont donné lieu à parution d'ouvrages.

Sur quel objet de recherche avez-vous travaillé par la suite ?

Je voulais étudier, parmi les potentialités, les espèces bien adaptées pour le sud-ouest car en dehors du chêne rouge, on a vu que le tulipier était intéressant. Mais nous n'avons pas eu les moyens nécessaires pour continuer les essais sur des placettes. Le vent avait tourné pour ainsi dire, moins d'observations et de mesures extérieures mais des expérimentations strictement à Pierroton.

C'est un ouvrage peu illustré.

Il y a des photos noir et blanc - de René Delplanque, de Michel Morelet, de Claude Delatour, d'Alexis Ducouso, et de moi-même et quelques photos couleur. Pour des raisons d'économie, il y a eu peu d'illustrations.

J'aurais préféré qu'il y en ait davantage ! On a mis un cahier photos couleur vraiment là où on ne pouvait pas faire autrement, en entomologie en particulier (avec Pierre Menassieu, entomologiste).

N'étiez-vous pas déçu qu'il y eût peu de photos dans ces ouvrages ?

Ce n'était pas vraiment une déception pour moi.

On a fait beaucoup de photos de plantes. Il y a des photos de peuplements, d'expérimentations... Avec Michel Becker et Jean-François Picard, nous avons constitué une photothèque, une collection de photos de plantes, d'arbres et de diverses végétations. Cela me permettait d'illustrer l'enseignement. Et à nous trois de faire quelques ouvrages de vulgarisation.

Vous avez participé à la photo à l'Engref. M. Jacamon vous encourageait à suivre les sorties de l'Engref. À Bordeaux, avez-vous été chargé de cours ?

Oui, mais pas à l'université, plutôt à l'Enita. Mon cours était illustré par des diapositives. Il s'agissait de photos pour présenter les plantes, les arbres (port et différentes parties), montrant leurs caractères morphologiques différentiels, d'autres portaient sur leur

milieu naturel et enfin des photos de reboisement.

Quelle était votre analyse de la place de la photo en tant que scientifique ?

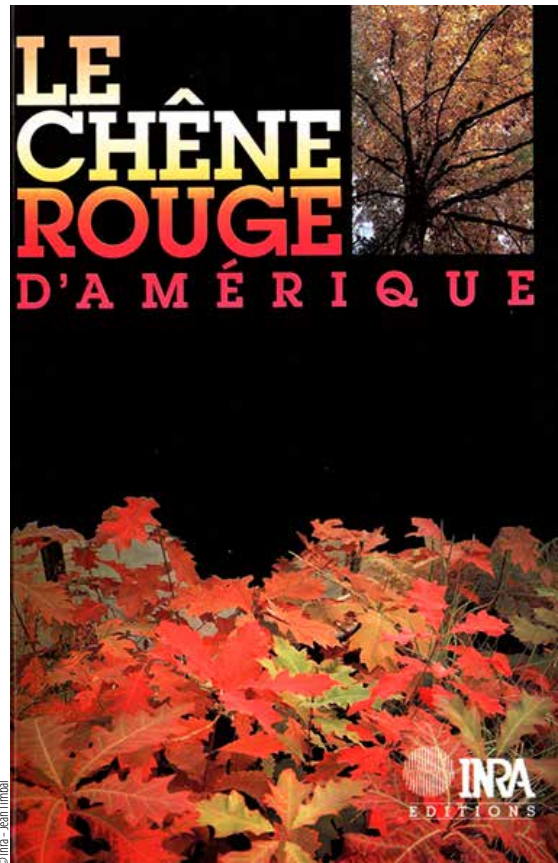
Il s'agissait surtout de faire des états zéro dans les expérimentations, et ensuite pour certaines d'entre elles, on reprenait quelques années après, on refaisait des photos et on voyait l'évolution. Pour la chronologie des aspects symptomatiques ou de l'observation.

Je ne sais pas si on en avait vraiment besoin, mais il me paraissait indispensable de faire cet état zéro au départ. En tant qu'écologiste végétal ou phytocécologiste, je savais bien que les plantes installées dans les expérimentations allaient pousser plus ou moins selon les conditions environnementales auxquelles on les soumettait. Il était possible que certaines meurent. Il fallait garder une trace imagée de tout cela. (Restauration des Terrains en Montagne). Il y avait les photos « avant » et montrant un paysage dénudé en proie au ravinement et les photos « après » prises du même endroit, et montrant le paysage... dans sa plus grande partie. La photo était irremplaçable et valait de longs discours ! De plus, ces photos étaient utiles pour l'enseignement ou pour les présentations de ces expérimentations lors de colloques ou de congrès. J'ai toujours été admiratif de ces photos de travaux de RTM.

J'ai participé aussi au réseau Renecofor - Réseau national de suivi à long terme des écosystèmes forestiers. L'ONF pilotait ce réseau. À la suite des phénomènes de dépérissement, il avait été décidé d'installer des placettes un peu partout en France, des différentes essences, et de les suivre dans tous les aspects. Donc on m'a dit : « Si cela t'intéresse, tu peux faire le suivi floristique pour un certain nombre de placettes du sud-ouest », ce que j'ai fait. L'ONF installait les placettes et il fallait les suivre régulièrement.

Êtes-vous parti avec votre appareil photo ?

Oui, et avec mon carnet de relevés, bien sûr. On disposait de placettes Renecofor clôturées (les enclos) et placettes ouvertes



© Inra - Jean Timbal

des exclos, pour pouvoir comparer. Donc on mesurait, on inventoriait sur des bandes. On avait réfléchi et on avait dit que le mieux était de faire des bandes de 10 mètres de long sur 1 mètre de large.

Dans le sud-ouest, il y avait environ cinq placettes que je suivais, boisées en particulier de pin maritime. Il s'agissait d'observer des phénomènes de dépérissement, mais le dépérissement était perceptible surtout dans les forêts lorraines et trans-allemandes. Comme on ne savait pas s'il y en aurait d'autres, il y avait un réseau d'observation de la santé des forêts.

Ensuite, quel a été votre usage de la photo dans ce laboratoire de Pierroton ?

Il s'agissait de constituer une photothèque de référence. On avait déjà commencé à Nancy à constituer une photothèque de référence (plantes herbacées, arbustes, arbres), à travers la photo, à l'initiative de Michel Becker, Jean-François Picard et de moi-même.

J'ai emporté une petite partie de cette photothèque à Bordeaux, tout ce qui concernait le nord-est est, bien sûr, resté à Nancy. Jean-François Picard, essentiellement, s'en est occupé.

Depuis que j'étais à Bordeaux, je me suis aussi intéressé aux vieux arbres, en tant que patrimoine. Je pensais (à tort) que cela pouvait intéresser le Parc naturel régional des Landes de Gascogne. Je faisais partie de son conseil scientifique et culturel. J'ai commencé à les photographier. D'ailleurs certains de ces vieux arbres ont disparu depuis.

Vous avez donc enrichi une photothèque qui n'existait pas ici, à Pierroton, sur l'aspect sud-ouest. Comment cette photothèque fonctionnait-elle ?

Il y avait les diapos en vrac, dans des tiroirs spéciaux, classées par localité, par spécialité et par date. Il n'y avait que des diapos à cette époque.

On n'avait pas fait de fiche, comme on était encore qu'au début, on se souvenait de ce qu'on avait fait ! Il y en avait plusieurs centaines. On inscrivait le maximum d'informations sur le carton de la diapo, mais on ne pouvait pas tout y faire figurer.

Les gens avaient connaissance de cette photothèque. En particulier, avec Jean-François Picard, on a fait des ouvrages de vulgarisation sur les reconnaissances des plantes, des fleurs, des arbres... Cet ouvrage était très illustré, et là, toute cette collection a beaucoup servi (éditions Leçon, filiale de Masson). Ces ouvrages de poche étaient destinés au grand public. C'était un peu le format « Que sais-je » mais avec beaucoup de photos.

On choisissait les meilleures photos. En faisant la photo, le choix n'était pas prioritairement esthétique mais de représentativité. Il fallait que cela représente bien l'espèce. Bien sûr, on prenait la meilleure !

Donc, vous aviez quand même l'œil artistique.

Les éditeurs avaient une exigence de qualité, pour faire de la reproduction. La diapositive s'y prêtait bien en termes de définition.

Ces ouvrages figuraient dans la collection « Agir et Connaitre », accessible à tous.

Avez-vous pu valoriser ce travail à l'Inra, au moment des concours ?

Ce travail n'était pas dans les priorités de l'Inra, je l'ai fait essentiellement sur mon temps personnel mais cela m'a apporté beaucoup de satisfaction.

Il figurait dans la liste des publications, bien sûr, mais je ne sais pas si les jurys en ont tenu compte. Les experts de l'Inra ont finalement beaucoup apprécié mon travail.

On a fait aussi un *Larousse des arbres, arbustes et arbrisseaux*, dans la collection « Larousse de connaissances ». C'est le correspondant qui nous l'a proposé. C'était plus gros (format dictionnaire sans la grosseur) mais avec beaucoup plus de textes - pour chaque espèce, il y avait une description rapide des différents aspects : morphologie, écologie, chronologie.

Ces photos figuraient-elles dans votre photothèque, bien que ce ne soit pas votre spécialité de terrain ?

Oui, tout à fait. Il y avait des photos pour les espèces, paysages, groupements végétaux, types de forêt... Dans la photothèque, les photos étaient classées par département. Cette photothèque est restée à l'Inra.

Que sont devenues ces photos, maintenant ?

Je ne sais pas trop, je pense qu'elles dorment dans des tiroirs.

Je retourne parfois à Pierroton, le meuble qui contient mes photos y est toujours. Mais cela n'intéresse visible-ment pas beaucoup de personnes.

Comment êtes-vous passé de la diapo, dans le film plastique sous carton, jusqu'à l'étape suivante qui a été la numérisation ?

À quel moment vous êtes-vous équipé d'un appareil numérique ?

Ce fut mon cadeau lorsque je suis parti à la retraite, en 2003, cela existait depuis peu. J'avais déjà vu l'intérêt, par rapport

à l'ordinateur, à l'informatique. C'était extraordinaire.

Que saviez-vous de l'organisation de l'image et de la photo à l'Inra ? Saviez-vous qu'il y avait une direction de l'information de la communication qui s'y intéressait ?

Non, pas vraiment. Jean-Claude Meymerit, chargé de communication au centre Inra de Bordeaux, faisait des expositions. Il nous demandait de faire des photos de manifestations - par exemple, j'ai des photos de pose de la première pierre de certains bâtiments, on y voit Jacques Poly posant la première pierre. C'étaient des photos d'événements.

De même, d'un point de vue forestier, le département des recherches forestières de Pierroton participait à la Biennale de la forêt de Gascogne, genre de foire forestière. Pierroton avait un stand pour montrer sur des panneaux ce qu'on faisait. Organisée par la profession, c'était une exposition tournante au départ : Gironde, Landes, Lot-et-Garonne...

C'étaient des événements de communication, et je prenais des photos de ce qu'on faisait. C'était plutôt du reportage.

Ensuite, avez-vous eu connaissance de la photothèque nationale à Paris, à laquelle vous pouviez participer en confiant vos photos ?

Oui. Jacqueline Nioré a fait le tour de France. Elle est passée chez nous, on lui a montré ce qu'on faisait. Je ne me souviens plus très bien comment cela s'est passé. Elle a dû certainement emporter pas mal de photos ou on les lui a envoyées, et certaines ont figuré dans un vidéodisque. C'était la première étape de la numérisation.

Par la suite, on ne lui communiquait pas les photos au fur et à mesure. Et quand je suis parti à la retraite, j'ai demandé à l'Inra ce que l'on pouvait faire de ma collection de photos. Je n'ai jamais eu de réponse, il n'y a pas eu de suite. Ce qui explique que ma photothèque est toujours ici, localement, à Pierroton.

J'aurais aimé passer toute cette collection au niveau national, mais rien !

Fleurs de châtaignier (*Castanea sativa*).



© Inra - Jean Timbal

En quelle année êtes-vous devenu le directeur du laboratoire sylviculture et écologie à Pierroton ?

Vers 1984, Bernard Lemoine m'a cédé la direction de ce laboratoire. Il était directeur depuis le début, il commençait à en avoir assez. Donc, j'ai été nommé à sa place. J'étais alors directeur de recherche (DR2).

C'était un laboratoire pluridisciplinaire. Je ne cherchais pas à avoir des avis pertinents sur les parties entomologie, pathologie ou télédétection. Mais peu après, il y a eu des changements dans les structures de Pierroton et du département de recherches, avec la création des directions scientifiques, des programmes. Donc là, on a changé. La télédétection a été individualisée, elle est partie rapidement à La Ferrade. L'entomologie est devenue indépendante. Et nous sommes restés écophysiologie et nutrition, avec le nouveau programme dirigé par Gilbert Aussenac (Nancy).

J'étais avec Jacques Gelpe, pédologue, qui travaillait aussi beaucoup en écophysiologie. On a fait de l'expérimentation sur les chênes et sur le pin maritime.

J'ai aussi participé à un programme mis en place par Jean-Michel Carnus : comment valoriser l'épandage de boues de stations d'épuration en forêt - aspect fertilisation, avec des contrats. On mettait en place des protocoles pour comparer les modalités. C'était du travail de terrain, donc on photographiait les placettes avant, après, les placettes témoin et les placettes d'autres modèles.

Vous aviez vérifié certains éléments sur l'histoire du chêne sessile et du chêne pédonculé sur le dépérissement ; avez-vous eu une observation remarquable à un moment donné, qui a changé les choses ?

L'observation était que le chêne rouge ne supportait pas deux choses : le calcaire et l'hydromorphie des sols (trop d'eau), ce qui limitait son utilisation. J'ai étudié en même temps un autre chêne américain, voisin du chêne rouge : le chêne des marais (*Quercus palustris*). Je les ai comparés et j'ai montré que le *palustris* supporte beaucoup mieux l'hydromorphie.

J'avais installé chez un particulier, en Chalosse, un dispositif de comparaison

chêne rouge/chêne des marais, et au bout de dix ans, le chêne des marais se débrouillait mieux que le chêne rouge.

En termes de rentabilité, s'agit-il d'arbres à croissance trop longue ?

Non, justement, les chênes rouges avaient des croissances juvéniles rapides, alors que les chênes indigènes avaient une croissance relativement lente. C'est donc l'intérêt du chêne rouge, et son intérêt aussi en reboisement.

Cette expérimentation de comparaison chêne rouge/chêne des marais a duré quelques années et a été photographiée un certain nombre de fois.

Quel souvenir avez-vous de votre règne de directeur de laboratoire, comment cela se passait-il pour vous ?

Cela a été assez dur, je n'ai jamais été très directif. En particulier, en écophysiologie, on a dit : « Maintenant, il faudra diminuer les observations de terrain, parce qu'on n'a plus les moyens. Donc, il faut faire de l'expérimentation en serre avec des appareils. »

ITEMS

photographe/Nancy/
pin maritime/écologie
forestière/Landes/Tunisie/
sylviculture/Engref/
chêne/dendro-écologie/
télé-détection/ouvrage/
recherche/reportage

On n'avait pas d'appareil au départ ! J'ai passé mon temps à équiper, à demander des budgets, de l'investissement sur des contrats... Former le personnel sur place n'était pas un problème.

Aviez-vous une bonne équipe ?

Nous pouvions compter sur les techniciens, qui nous suivaient bien. Nous avions une secrétaire, mais très rapidement, la gestion des crédits s'est centralisée vers l'administration centrale de Pierroton, avec le fameux SDIA - réforme informatique pour l'administration. Cela a été un échec, car sa mise en œuvre était très lourde.

Alliez-vous à Bordeaux pour assister aux réunions de directeurs d'unité, de chefs de service ?

Oui, à La Grande Ferrade, avec Joseph Bové comme président de centre. M. Larregaray était le secrétaire général. Étant à Pierroton un peu excentrés du centre, nous n'étions pas la roue principale du carrosse !

Avez-vous eu des satisfactions en termes de management, de gestion d'équipe, d'évolution du personnel ? Certains agents ont-ils pu passer des concours et évoluer ?

Oui, quelques-uns. J'ai suivi aussi la construction des bâtiments nouveaux. Pour la construction du premier bâtiment appelé « les pyramides », dans les années 1985-1986, j'ai participé à toutes les réunions de chantier. C'était tout à fait nouveau pour moi. Je ne l'ai pas fait avec déplaisir, cela me montrait autre chose. J'essayais d'être utile parce que les architectes ont des idées, mais ils n'ont pas toujours les pieds sur terre !

Avez-vous rencontré des difficultés avec des personnes dans votre service ?

Oui. On avait recruté deux scientifiques, Denis Loustau et Étienne Saur. Denis Loustau m'a remplacé, Étienne Saur est parti à l'Enita.

Denis Loustau avait été recruté comme technicien de recherche, il n'y avait que ce poste d'ouvert, j'étais dans son jury de recrutement. Il a donc commencé

comme technicien, il entrait à l'Inra par la petite porte. Mais il avait une formation intéressante. Tous les deux sont passés rapidement chargés de recherche, et ils ruiaient un peu dans les brancards ! Ils trouvaient que cela n'allait pas assez vite.

Ils étaient ambitieux, on ne peut pas le leur reprocher. Mais ils trouvaient sans doute que je n'étais pas un bon directeur de laboratoire. Bon ! Au bout de douze ans, j'ai dit : « Maintenant, ça suffit. Loustau prend ma place ! » Il a été beaucoup plus ambitieux et a fait une très bonne carrière.

Donc j'ai mis le pied à l'étrier à quelqu'un, c'est bien aussi ! Mais on avait des frictions de temps en temps, j'en ai un peu souffert.

En 1994, en laissant la main à Denis Loustau, vous étiez à neuf ans de la retraite. Qu'avez-vous fait ?

Gilbert Aussenac, le chef de programme, m'a proposé de m'orienter vers la dendro-écologie. À Nancy, ils avaient déjà pris ce virage, avec des résultats intéressants.

J'ai étudié la croissance sur cerne, en fonction de différents critères environnementaux : sol, humidité, éclaircies, génétique... J'ai eu des résultats intéressants, mais j'estime, après coup, que cette orientation a été un échec pour moi, parce que j'étais seul.

Il aurait fallu qu'on travaille plus avec mes collègues de Nancy, mais ce n'était pas le cas. Donc je suis resté seul. J'étais le seul à faire cela à Pierroton. Plus tard, Didier Bert a fait la même chose, au sein de l'équipe sylviculture croissance.

À l'époque, vous arriviez à travailler sur ces mesures, en tenant compte des différents paramètres. Les échangez-vous avec des systèmes sur un réseau ? Aviez-vous une base de données ?

Non. Il n'y avait rien ! Il y avait mes observations d'un côté et d'autres travaux ailleurs.

Pour faire cela, il fallait être équipé. Il y avait un scanner haute résolution et un logiciel canadien au départ, et j'ai donc monté un petit laboratoire et j'ai utilisé des logiciels mis au point par Michel Becker.

Aviez-vous une petite équipe ?

Sur le terrain, il fallait prendre les carottes. Là, j'avais besoin d'aide technique, qui était regroupée à Pierroton au sein du « domaine ». Donc on faisait la demande au domaine, et on nous affectait un technicien temporairement pour réaliser la tâche.

Au début, j'étais encore chef de service, mais cela ne changeait pas grand-chose.

Les dix dernières années n'ont pas été faciles. D'un point de vue écophysiologique, Denis Loustau s'est orienté vers quelque chose de très physique, avec ses collègues de bioclimatologie. Donc je ne suivais plus.

J'avais des programmes de dendro-écologie, mais il aurait été beaucoup plus intéressant de faire partie d'un réseau avec des collègues de Nancy ou d'ailleurs, ce qui n'a pas été le cas.

La dendrométrie, en tout cas, est utilisée partout !

La dendro-écologie, c'est l'étude de la croissance des cernes en fonction de différents critères. Il faut prélever des carottes d'abord, et ensuite les mesurer, fabriquer des fichiers, les traiter en simultané, faire des parallèles avec les fichiers de climatologie, nature des sols ou de modalités d'expérimentation. Par exemple, j'ai traité un dispositif de pins maritimes qui avait été mis en place par Lemoine, qui avait presque 20 ans, avec différents régimes d'éclaircies. On comparait la croissance comme cela, ou d'après la provenance des pins maritimes. Il y avait le dispositif de Mimizan pour lequel on a comparé les provenances, du point de vue croissance, dans le même climat pour tous, par ailleurs.

À partir de là, aviez-vous l'impression d'avoir moins valorisé votre savoir-faire de physiologiste et d'écologue, en tout cas, votre formation de départ ? Aviez-vous moins utilisé vos potentialités ?

Oui. Je pense que si j'avais été au sein d'un réseau, ces résultats auraient été mieux valorisés.

Avez-vous eu à former, à encadrer des thésards ?

Oui, même dans ce domaine-là. C'est quelque chose de satisfaisant.

J'ai eu des stagiaires de tout temps, d'abord des stagiaires de l'Enitef (avant qu'ils ne changent de statut), puis des stagiaires de l'université.

Quels étaient vos liens avec l'interprofession ?

On était très en relation avec le CRPF. Dans les Landes, c'était très particulier. Au départ, ce n'était pas le CRPF mais le CPFA (Centre de productivité forestière d'Aquitaine). Les forestiers landais avaient pris l'initiative de se regrouper et avaient créé un syndicat. Après, ils se sont intégrés au CRPF. Ils étaient très à l'affût de toutes les nouveautés.

Au sein de l'écologie de la pinède landaise, tous les travaux de fertilisation phosphatée avaient eu lieu avec Jacques Gelpe.

J'avais des liens avec Gilbert Aussenac à Nancy, qui venait de temps en temps, c'est lui qui m'avait dit de faire ainsi. Je pense qu'il n'a pas essayé ou réussi à m'intégrer dans un réseau.

Avez-vous quand même continué à publier ?

Oui, bien sûr ! Parce qu'à ce moment-là, il fallait absolument publier ! Je publiais dans des revues comme *Forest Ecology and Management*, donc pas seulement dans des annales ou des revues forestières françaises. La pression était très nette.

Je me suis présenté deux ou trois fois pour passer DR1 mais cela n'a pas marché, sans doute parce que je n'étais pas porteur d'une thématique à la mode. Comme j'allais partir à la retraite dans quelques années, cela ne valait plus la peine d'insister. Je ne suis pas un carriériste.

Quel est votre sentiment sur tous vos travaux, vos publications ?

Cela m'a donné beaucoup de satisfaction.

Concernant les photos, quel sentiment avez-vous sur cet investissement, sur ces traces que vous avez mises au point et qui sont encore conservées ? Quel regard portez-vous sur tout cela ?

Je ne le regrette pas, c'est sûr ! Je regrette simplement que ce ne soit pas mieux valorisé. Visiblement, cela n'intéresse pas.

Dans l'état où elles sont (surtout des diapos), les photos ne sont pas suffisamment renseignées pour être des supports exploitables, parce qu'il faut un peu d'indexation (date, lieu). Alors qu'avec le numérique, on peut tout faire.

Une fois à la retraite, avez-vous pensé vous investir, ou demander une mission sur ce registre-là ?

En partant à la retraite en 2003, à 60 ans, je suis resté trois ans de plus avec pour mission la coordination de la rédaction d'un livre sur le pin maritime. À Pierroton, on travaillait tous sur le pin maritime, mais il n'y avait pas de livre à ce sujet.

Fort de mon expérience, je voulais bien coordonner. D'abord, on a choisi des collaborateurs en France et à l'étranger. On a fait un plan détaillé et on leur a demandé s'ils pouvaient écrire sur tel ou tel sujet. La plupart l'ont fait. Mais j'ai eu le grand regret de voir que certains de Pierroton n'ont pas fait leur tâche, et cela n'a pas abouti !

Au bout de trois ans, à 63 ans, l'Inra a dit : « Mission terminée, pas question de la prolonger. »

Donc c'était fini, vous n'aviez plus les moyens d'aller à l'Inra, sans laboratoire, ni point de chute pour vous installer ?

Non, rien ! J'avais passé la suite du projet rédactionnel sur le pin maritime à Jean-Michel Carnus, le directeur de la station, et à Christophe Orazio qui s'occupe de la forêt cultivée, et qui est un correspondant de l'EFI (European Forest Institute), pour continuer. Je crois qu'ils n'ont pas fait mieux.

J'en ai eu gros sur le cœur de voir que ce sont des personnes de Pierroton qui n'ont pas joué le jeu ! Alors que le pin maritime était l'objet d'étude de

la plupart, et qu'il y avait des photos. Cela aurait pu être largement illustré.

Avez-vous été sollicité pour contribuer à la célébration des 50 ans de Pierroton ?

Oui. Il était question de faire un ouvrage sur les recherches forestières à Pierroton, mais cela a été abandonné, faute de financement je crois et je trouve cela regrettable.

Il était prévu de faire un ouvrage avec toutes les contributions sur l'histoire de la forêt landaise, les recherches forestières à Pierroton. J'avais même écrit deux contributions pour cela.

Depuis, j'ai été sollicité pour participer à un groupe de travail sur les associations forestières, les types de forêts en France, organisé par la Société française de phytosociologie. Donc, à travers cette association, je reviens un peu sur mes premiers travaux. C'est une satisfaction. Ce travail doit se traduire par un « prodrome », publication de synthèse.

Auriez-vous un message à délivrer sur le regard que vous portez sur la recherche d'aujourd'hui et la recherche de demain ? Inra d'aujourd'hui, Inra de demain ?

C'est sûr que maintenant, on met une pression terrible sur les jeunes chercheurs pour la publication et la recherche de financement. Je suis heureux de ne pas y être en ce moment-là ! Pour le financement, au départ, on avait une dotation par laboratoire, et par la suite, cette dotation n'a même pas permis de financer le fonctionnement. Maintenant, on paye trois fois rien ! Un directeur d'unité passe son temps à chercher de l'argent.

Je trouve cela dommage. Je suis bien content de ne plus en être. De plus, la science évolue très vite, elle est immédiate. Je ne suivrais plus, c'est sûr !

Maintenant, la croissance d'une plante, comme l'amélioration des plantes, ont été écartées ! On modélise et on simule à l'écran. Avec un simple clic, on fait pousser un chêne de dix ans ! Ils font ça à Montpellier.

On modélise, et il est clair que je ne suis pas un modélisateur, je suis un observateur ! On est loin des observations que je faisais sur le terrain.